

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

La ville, lieu de tous les possibles ?

Séquence : La ville en déroute

Le programme de culture littéraire et artistique de la classe de quatrième propose d'étudier la ville comme source d'inspiration des écrivains et des artistes. On envisagera la ville comme un territoire que les arts ont investi parce qu'elle porte en elle les traces de la présence de l'Homme qui l'investit, la transforme, la détruit, la reconstruit. Lieu de tous les possibles par des représentations contrastées, elle porte en elle les progrès, les possibilités de déambulation et de rencontres, en même temps qu'elle est le témoin des souffrances humaines.

Derrière la destruction de la ville, de ses ruines, c'est l'Homme que l'on cherche, que l'on suppose pareillement anéanti sous les décombres. Ainsi, la ville, lieu de concentration des populations, espace de création littéraire et artistique, peut apparaître comme une manifestation métonymique de la violence faite à l'Homme, violence naturelle à travers des catastrophes destructrices, ou violence des temps de guerre et de combats. La destruction de la ville renvoie l'Homme à la fragilité de sa condition. Elle le met face à ses peurs, ses colères, sa solitude. Elle porte en elle les traces de sa souffrance et de la désolation.

C'est parce que les élèves sont soumis sans cesse à des images de violence destructrice qu'il nous semble important de nous emparer d'un sujet qui leur permette de mettre des mots sur ce qui est montré et de leur en proposer une représentation à discuter, à confronter avec les images du réel. On pensera notamment à la ville de Homs filmée par un drone en début d'année 2016 dont le film circule sur internet et qui montre la cité en ruines, seules traces des victimes des combats. La ville est donc porteuse des stigmates de la souffrance humaine et des marques de l'Histoire.

Les supports proposés pour l'analyse de la représentation sont variés et permettent de confronter diverses modalités de celle-ci et l'effet que chacune d'elles peut produire sur celui qui les reçoit (l'élève-lecteur ou spectateur) :

- des arrêts sur images : photographies de reporters de guerre, agissant comme témoignages et comme point de vue sur l'événement (à choisir dans les corpus du Prix International des reporters de guerre qui se tient à Bayeux tous les ans, en octobre) ; mangas et film d'animation qui interrogent le regard de l'enfant pris dans la tourmente de la catastrophe destructrice et la représentation que l'on peut faire d'une réalité violente à destination d'un public jeune ;
- des mots pour dire les maux de la ville : textes littéraires et documentaires qui permettent de décrire la ville par le prisme d'un regard qui propose une vision particulière des ruines et de la violence infligée à l'espace, reflet de la violence de l'Homme et faite à l'Homme ;
- des mots de ceux qui font les images à travers un [enregistrement audio](#) d'une table ronde de photographes de guerre intervenant au prix Bayeux des reporters de guerre.

Corpus proposé

Texte 1 - "Paris brûle-t-il ... " : Extrait du roman d'Elémir BOURGES, *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, 1893.

Le ciel avait un aspect terrible. Des fumées, emportées par le vent, s'y suivaient, en troupeaux de monstres embrasés, tandis que les pointes des flammes s'élançaient impétueusement dans l'air frémissant. L'incendie, au cœur de Paris, se roulait, en enserrant la ville, ainsi qu'une torche liée à une roue tourne avec elle. Le Palais-Royal flamboyait ; les Tuileries, éventrées, vomissaient une éruption éblouissante ; la rue Royale illuminait tout l'occident. Mais sur la rive gauche du fleuve, le quai d'Orsay, la rue de Lille, le palais de la Légion d'honneur ondoyaient en nappes vermeilles, cependant qu'à l'est, l'Hôtel de Ville brûlait d'un bloc, massivement. Tout l'horizon bouillonnait de fournaies, d'explosions, de rauques grondements ; Paris semblait flotter sur une mer de lave. Ça et là, le réseau des rues creusait, parmi la nappe écarlate, de profonds ravins de ténèbres. On apercevait comme proches des points lointains, l'angle d'un mur, une fenêtre, des cimes d'arbres, un tuyau bizarre, sur un toit. Certains endroits paraissaient tout blancs ; on eût dit que d'autres ondulaient, sous la rougeur incandescente. D'énormes volutes enflammées bondissaient comme un globe qui crève ; des cornes de feu tout imprégnées d'essence ou d'huiles de peinture fondaient en de grandes stries vertes, orange, violettes ou d'un bleu de soufre. Alors, dans le brasier colossal volaient des millions de flammèches ; une poussière dévorante de taches rouges et de braises ensemencait le firmament ; de la cendre ardente pleuvait ; les torsions du feu irrité devenaient frénétiques ; l'air faisait une clameur de tempête.

L'extrait propose une description de Paris en feu pendant les incendies de la Commune en 1871. On pourra travailler l'exploration du lexique permettant la représentation métaphorique d'une ville dévorée par un feu volcanique telle la lave se déversant dans la ville et l'engloutissant. Est offerte une vision de la ville bouillonnante par la présence du feu, des couleurs et du bruit qui y sont associés. La ville de Paris est donc le théâtre de la révolte des Communards, la ville en sera marquée par la destruction d'un certain nombre de monuments

Activités détaillées pour favoriser l'entrée dans le texte : "décrire pour mieux lire"

Proposer une représentation artistique des incendies de Paris pendant la Commune et demander aux élèves de décrire de la manière la plus précise ce qu'ils voient en leur donnant quelques éléments du texte dans lequel intégrer la description et qui peuvent agir comme des contraintes pour réfléchir à la visée discursive de la description.

Supports possibles

- *Paris incendié*, gravure photographiée et retouchée par Numa fils (1871)
- *24 mai, Incendie des Tuileries*, Léon Sabatier et Albert Adam, lithographie pour *Paris et ses ruines* (1873)

On choisit des images d'appui qui offrent une vision panoramique permettant de saisir l'intensité de l'incendie, son étalement dans la ville, les couleurs qu'il fait jaillir.

On pourra procéder à une première description collective à l'oral afin de faire émerger les éléments majeurs qui apparaissent sur l'œuvre puis, individuellement, les faire passer à l'écriture en proposant quelques éléments du texte originel dans lequel la description doit s'inscrire.

Éléments textuels possibles pour lancer l'activité

On pourra par exemple différencier les éléments distribués selon les besoins des élèves pour l'accompagnement à l'écriture :

- Ne fournir que la première phrase : "Le ciel avait un aspect terrible" et demander de compléter le texte en utilisant les éléments élaborés collectivement dans la phase précédente du travail.
- Fournir des bribes de l'extrait et demander aux élèves de compléter les blancs du texte en indiquant qu'ils peuvent l'enrichir par d'autres phrases qui n'apparaissent pas.

Proposition de texte incomplet

*Le ciel avait un aspect . Des fumées, emportées par le vent ,
monstres tandis que les pointes des flammes
L'incendie, au cœur de Paris, ainsi qu'une
torche liée à une roue tourne avec elle. Le Palais-Royal ; les Tuileries,
éventrées, vomissaient ; la rue
Royale tout l'Occident.
Mais sur la rive gauche du fleuve, le quai d'Orsay, la rue de Lille, le palais de la Légion d'honneur
en nappes vermeilles, cependant qu'à l'est, l'Hôtel de Ville
Tout l'horizon bouillonnait grondements ;
une mer de lave . [...] Alors, dans le brasier colossal volaient ;
l'air faisait une clameur de tempête.*

On ne distribue pas nécessairement l'intégralité du texte à compléter. L'objectif est que les élèves essaient de comprendre, par les quelques éléments distribués, quelle est l'intention de l'auteur à travers cette description de Paris, quelle impression il veut laisser au lecteur qui se représente la ville incendiée.

On ne supprime pas uniquement les éléments linguistiques identifiés traditionnellement comme permettant la description (adjectifs, compléments du nom) afin que les élèves ne se contentent pas de compléter un texte à trous en focalisant sur la recherche de mots mais qu'ils construisent un texte par l'insertion de groupes syntaxiques, voire de phrases, sémantiquement et linguistiquement cohérents et pertinents avec les éléments distribués.

On laisse des éléments qui leur montrent les différents aspects évoqués : couleurs, bruits, destruction des bâtiments. On interroge la dimension réaliste de cette description afin de faire émerger les quelques images présentes dans le texte, ce qui nécessite une approche du lexique et du sens imagé qu'il peut recéler : métaphores et comparaison, présentes dans le texte, sont abordées avant la lecture de l'extrait dans son intégralité, les liens avec les œuvres artistiques permettront d'avoir une représentation tant verbale qu'iconique de la scène.

On laisse les élèves décider de la caractérisation initiale du ciel afin qu'ils mettent leur choix en relation avec les éléments dont ils disposent, en s'appuyant notamment sur un certain nombre de mots : « monstres », « éventrées », « vomissaient » par exemple, pour en déterminer la teneur inquiétante et péjorative.

Différentes propositions sont soumises ensuite à discussion dans la classe pour vérifier qu'elles s'intègrent naturellement dans le texte tant du point de vue du sens que de la langue (syntaxe, orthographe), ce qui permet de travailler avec les élèves la dimension réflexive sur la langue. Réaliser cette séance dans une salle multimédia permettrait de projeter directement les propositions tapées par les élèves. Vient ensuite le temps de la confrontation au texte original.

Activités possibles pour faire élaborer une interprétation du texte littéraire en prenant appui sur la langue

- Prendre appui sur les impressions de lecture des élèves :
 - Quelle impression se dégage de cette description de Paris ?
 - Quel mot peut-on proposer qui résume le texte ? On peut ainsi recueillir les mots des élèves et procéder à l'élaboration d'un nuage de mots avec un logiciel dévolu à cela, par exemple www.tagxedo.com : cet outil permet de mettre en valeur les occurrences de mots et favorise la visualisation globale des propositions qui peuvent ensuite être débattues dans la classe, justifications par le texte à l'appui.
 - Si l'on commence directement par la lecture du texte, sans passer par l'étape précédente de l'écriture, on peut également demander aux élèves comment ils représenteraient l'état de la ville :
 - soit en leur proposant une banque d'images dans laquelle ils pourraient choisir celle qui leur semble le mieux convenir en justifiant leur choix,
 - soit en leur demandant d'en choisir une par des recherches personnelles, avec la collaboration de l'enseignant documentaliste, sans leur imposer le corpus.
- Les amener à percevoir un effet esthétique et à en analyser les sources : on procède ensuite à un retour au texte pour valider et discuter les impressions par l'écriture elle-même, notamment le travail lexical (la mise en réseau des mots, les glissements métaphoriques de sens), et les procédés de caractérisation.

Documents en écho possibles qui interrogent les liens entre l'art et la représentation du réel

Comment la fiction littéraire et la représentation artistique s'emparent-elles d'un épisode historique ? Comment montrer la violence des journées sanglantes de la Commune à travers la représentation des incendies de la ville de Paris et de ses ruines ?

- Photographies de Paris pendant ces jours de révolte, disponibles sur le site de la BnF :
- *Ruines du palais des Tuileries*, de Meissonier, 1871 (Musée national du Château de Compiègne).
- *La Villette cernée par les troupes versaillaises*, Gustave Boulanger (Musée Carnavalet).
- Planches de la bande dessinée de Jacques Tardi, *Le cri du peuple*. Sur le rapport à la réalité historique de l'ouvrage de Tardi, on pourra également consulter cet article d'Éric Fournier : *Tardi et la Commune de 1871 à travers Le Cri du peuple : roman graphique ou histoire graphique ?* [consultable](#)

Texte 2 - "Du Havre, faisons table rase..." : Michel LEIRIS, *L'Âge d'homme*, 1939 – Prière d'insérer *De la littérature considérée comme une tauromachie*, écrit au Havre en 1945

Le Havre est actuellement en grande partie détruit et j'aperçois cela de mon balcon, qui domine le port d'assez loin et d'assez haut pour qu'on puisse estimer à sa juste valeur l'effarante table rase que les bombes ont faite du centre de la ville [...] À cette échelle, les tourments personnels dont il est question dans *L'Âge d'homme* sont évidemment peu de chose : quelles qu'aient pu être, dans le meilleur des cas, sa force et sa sincérité, la douleur intime du poète ne pèse rien devant les horreurs de la guerre et fait figure de rage de dents sur laquelle il devient déplacé de gémir ; que viendrait faire, dans l'énorme vacarme torturé du monde, ce mince frémissement sur des difficultés étroitement limitées et individuelles ?

Reste qu'au Havre même, les choses continuent et que la vie urbaine persévère. Par-dessus les maisons intactes comme par-dessus l'emplacement des ruines, il y a par intermittence, malgré le temps pluvieux, un clair et beau soleil. Bassins nautiques et toitures miroitantes, mer écumeuse au loin et gigantesque terrain vague des quartiers rasés (abandonnés pour longtemps, en vue de je ne sais quel étonnant assolement)

subissent – quand la météorologie le veut – l’emprise de l’humidité aérienne que perforent des rayons. Des moteurs ronflent ; tramways et bicyclistest passent ; les gens flânent ou s’affairent et mainte fumée monte. Moi, je regarde cela, spectateur qui n’a pas été dans le bain (ou n’y a trempé que le bout de son pied) et s’arroge sans vergogne le droit d’admirer ce paysage à demi dévasté comme il ferait d’un beau tableau, jaugéant en unités ombre et lumière, nudité pathétique et grouillement pittoresque, le lieu encore aujourd’hui habité où une tragédie, il y a à peine un an, s’est jouée. [...]

Je suis bien loin, ici, d’événements tout à fait actuels et tout à fait consternants tels que la destruction d’une grande partie du Havre, si différent aujourd’hui de ce que j’ai connu, et amputé d’endroits auxquels, subjectivement, me rattachaient des souvenirs : *l’Hôtel de l’Amirauté*, par exemple, et les rues chaudes aux bâtisses maintenant anéanties ou éventrées, comme celle sur le flanc de laquelle on lit encore l’inscription « *LA LUNE The Moon* » accompagnée d’une image représentant une face hilare en forme de disque lunaire. Il y a la plage aussi, jonchée d’une étrange floraison de ferraille et couverte de tas de pierres laborieusement rassemblés, face à la mer où un cargo, l’autre jour, a sauté sur une mine, ajoutant son épave à pas mal d’autres épaves. Je suis bien loin, certes, de cette corne authentique de la guerre dont je ne vois, en des maisons abattues, que les moins sinistres effets.

Michel Leiris fait ici face à la ville du Havre en ruines après les bombardements de 1944 et se fait l’observateur d’une ville à la fois dévastée mais également en devenir, une ville-phénix : de la déconstruction doit surgir la reconstruction. La ville apparaît dans un entre-deux spatio-temporel, espace de souffrance et de renaissance, traces du passé récent de la guerre et d’une nouvelle ville à venir.

On pourra consulter [le site suivant](#) qui explicite les raisons politiques qui font que les villes sont des cibles en temps de guerre et qui distingue la ville anéantie de la ville détruite.

Documents en écho au texte de Michel Leiris

- La pièce de théâtre d’Armand Salacrou, *Dieu le savait, La vie n’est pas sérieuse*, Paris Gallimard, 1954, qui situe son action au Havre, « capitale de la souffrance inéluctable des créatures humaines », « métaphore obsédante des souffrances liées aux existences humaines » (Sous la direction de Sonia ANTON, *Le territoire littéraire du Havre dans la première moitié du XXème siècle*, PURH, 2013)

La didascalie initiale situe la pièce dans les ruines de la ville : « Le Havre. Fin septembre 1944. Rez-de-chaussée d’une maison soufflée par les bombes. Les fenêtres sont arrachées. Les portes manquent »

On pourra proposer cet extrait de la pièce pour le mettre en dialogue avec celui de Michel Leiris :

« Vous avez vu Le Havre : il n’y a plus rien à démolir.

Le Havre a été détruit, écrasé, rasé, il y a quinze jours. Dix mille habitants sont morts en trois heures.

Tout est écrasé. [...] La première fois, mon mari et moi, nous avons retrouvé à grand’peine l’emplacement de la cave. Cette fois, dans un champ de pierres brûlées, je n’ai même pas retrouvé la rue.

Le lycée de garçons est un tas de cailloux, et, du lycée de jeunes filles, il reste un bout de terrain vague qui semble maintenant grand comme la main. Ah ! ces rues sans maisons ! ces quartiers aplatis ! » (p. 229, 237-238, 241)

- Des photographies de la ville du Havre, avant et après la destruction de la ville par les bombardements de 1944

<http://lehavrephoto.canalblog.com/archives/2006/09/04/2609617.html>

Retrouvez Éduscol sur



Activités possibles en prolongement des textes précédents

- Faire écrire le récit qui a donné lieu à un extrait du film d'animation d'Isao Takahata *Le tombeau des lucioles* (1988).

On peut présenter des photogrammes facilement disponibles sur un certain nombre de sites, ou bien l'extrait du film lui-même où les deux enfants, héros du manga, observent la destruction de leur ville natale Kobe, en 1945. Avant la mise en mots de l'incendie et des bombardements à travers le point de vue des enfants, où les élèves pourront réinvestir des éléments lexicaux et stylistiques travaillés précédemment, on pourra analyser avec eux la manière dont la guerre est représentée dans le film, interroger la dimension réaliste de cette représentation en procédant à une comparaison de photographies montrant la réalité de la ville détruite.

- Faire lire l'extrait de la nouvelle qui a donné lieu au film d'animation : *La tombe des Lucioles* de Nosaka Akiyuki, traduit du japonais par Patrick De Vos, Editions Philippe Picquier, 1967, 1988 pour la traduction française.

« [...] à peine eut-il bondi vers l'entrée de la maison qu'il fut submergé par le fracas des bombes s'écrasant au sol puis, la première vague passée, il y eut cette illusion que le silence tout d'un coup était revenu, cependant que les B 29 n'en finissaient pas de pousser leurs mugissements oppressants – jusqu'alors, quand il levait les yeux vers le ciel, ce n'étaient que points infimes, à la limite du discernable, qui filaient vers l'est en trainant derrière eux leurs moutonnants sillages, comme lors du dernier bombardement d'Osaka, cinq jours auparavant, où depuis l'abri antiaérien de l'usine il les avait contemplés tout bonnement, se faufilant comme un banc de poissons à travers les nuages, là-haut dans le ciel de la baie d'Osaka ; mais cette fois, leurs innombrables silhouettes volaient si bas qu'il distinguait nettement l'épaisse ligne peinte sur le ventre des fuselages faisant route de la mer vers la montagne, avant de basculer brusquement les ailes et de disparaître à l'ouest ... Deuxième fracas de bombes ! Le corps pétrifié, Seita, cloué sur place, comme si la densité de l'air, subitement, s'était élevée ... Badaboum ! A cet instant une bombe incendiaire, couleur bleue, cinq centimètres de diamètre, soixante de longueur, dévala du toit et, telle une chenille arpeuteuse, sautilla sur la rue, jetant tout autour ses giclées d'huile ; ventre à terre, Seita se précipita alors vers l'entrée, mais une fumée noire commençant peu à peu à envahir la maison, il ressortit ; dehors, la file imperturbable des maisons, sans une âme qui vive, seulement un balai à feu et une échelle, dressés contre le muret d'en face ; du reste il fallait retrouver maman à l'abri, et il se mit en route, la petite Setsuko sur son dos toute secouée par les sanglots, quand à l'angle de la rue une fenêtre au premier étage se mit à vomir une fumée noire, puis d'un seul coup, comme si le mot de passe avait été donné, une bombe incendiaire qui couvait sans doute dans les combles embrasa tout, les arbres du jardin crépitèrent, le feu se rua le long de l'avant-toit, disloquant les volets qui dégringolèrent en flammes, devant ses yeux tout s'assombrit, l'atmosphère devint brûlante, et Seita littéralement éjecté, détala à toutes jambes ; [...] toujours cette poussière de feu qui chassait, ce vacarme des bombes qui enveloppait tout [...] ».

- Faire réfléchir les élèves aux photographies contemporaines de reporters de guerre qui témoignent des violences infligées aux hommes à travers les bombardements des villes qui anéantissent les lieux et les personnes qui y vivent.

Chaque année, la ville de Bayeux, dans le Calvados, accueille pendant une semaine des reporters de guerre qui viennent présenter leur travail et informer de ce qu'ils voient partout dans le monde. Collégiens et lycéens peuvent participer à l'attribution de prix destinés aux professionnels qui sont exposés chaque année aux dangers de la guerre. Une sélection de photographies de l'année est par exemple proposée dans la cadre du Prix du Regard des

jeunes de 15 ans dans laquelle on pourra puiser.

On propose ici deux photographies qui peuvent à la fois servir de discussion sur les choix de représentation de la ville et de son anéantissement par les bombes ainsi que sur la présence des êtres humains qui subissent les bombardements, afin de rendre les élèves sensibles aux drames contemporains dont l'actualité peut les abreuver et de leur apporter une distance critique par l'analyse des constructions des représentations à travers les choix photographiques. Si les deux photographies sont prises en des temps distincts, les lieux se répondent puisqu'il s'agit de la ville de Gaza.

- La première fait face à un bombardement de la ville. La construction de la photographie place l'explosion et la fumée qui s'en dégage en son centre et le nuage de fumée se confond avec la couleur du ciel lui-même envahi.

Appartenant à la sélection du Prix Bayeux du regard des jeunes de 15 ans (2015), elle a été prise le 29 juillet 2014 à Gaza par Ashraf Amra.

- La seconde photographie est le cliché retenu pour l'affiche de la prochaine édition du Prix Bayeux-Calvados qui se tiendra du 3 au 9 octobre 2016 et provient du reportage La Guerre et la guérison à Gaza de Heidi Levine (SIPA Presse) qui a reçu le trophée photo du prix Nikon 2015.

Elle représente une femme, de dos, à l'intérieur d'un immeuble détruit, face aux décombres de la ville de Gaza.

Le titre du reportage d'où elle émane montre, à l'instar du texte de Michel Leiris, que les ruines sont porteuses tout à la fois de la souffrance mais d'un avenir possible également. La femme fait face à la solitude d'une ville en pleine désolation, elle semble enfermée dans ce qu'il subsiste d'un immeuble qui l'encadre en même temps que l'horizon n'est pas bouché.

C'est bien un rappel que dernière toute ville détruite, bombardée, ce sont des êtres humains qui sont touchés et on peut faire s'interroger les élèves sur ce que représente la présence de cette femme sur cette photographie, sur ce qu'elle peut ressentir en faisant face ainsi à ce qui est probablement sa ville, peut-être son appartement, les raisons qui font qu'elle y est seule, comme si elle était la seule survivante. Mais l'horizon au loin témoigne de ce que toute ville détruite contient encore une part d'espoir, comme un écho au tableau de Meissonier, précédemment cité.

Activités possibles :

- Faire écrire aux élèves la description de la ville observée par cette femme, tel Michel Leiris face à la ville du Havre, en se référant au travail effectué sur la fiction pour interroger le réel.
- Réaliser l'entretien fictif de cette femme qui confierait son histoire à la journaliste qui l'a prise en photo dans son appartement. Elle pourrait lui confier son drame, ses espoirs, afin de s'inscrire dans le titre du reportage, « La guerre et la guérison à Gaza ».